Compte-rendu, concert. Lyon, Auditorium, le 8 novembre 2018. Récital de Grigory Sokolov.



Compte-rendu, concert. Lyon, Auditorium, le 8 novembre 2018. Récital de Grigory Sokolov. Un récital de **Grigory Sokolov** est toujours un événement exceptionnel vers lequel le public se presse, et celui de l'Auditorium de Lyon – plein à craquer ce soir – ne pas fait exception. Avec le pianiste russe, le rituel est immuable : à pas courts et rapides, la masse imposante de ce géant du piano apparaît abruptement derrière une porte entrebâillée, et glisse droit vers son piano. Une courte révérence vers le public, la mine invariablement impassible, il s'assied alors promptement à son piano, et sans attendre, frappe le clavier.

Immédiatement, le miracle opère. En quelques secondes, il envoûte, il captive, il subjugue son auditoire ; d'autant qu'avec **Ludwig van Beethoven,** et **la Sonate N°3 en ut majeur** qu'il interprète en premier, il est en terrain conquis. Pas à pas, le public ne peut que suivre, happé et fasciné, le pianiste dans son parcours. Sokolov donne à entendre son incroyable force en la contrastant avec des caresses impalpables du clavier. La symphonie, l'éclat rythmiques des œuvres orchestrales de Beethoven ne sont pourtant jamais bien loin. Dans l'Adagio, Sokolov nous plonge dans un mystère, que même son toucher céleste du clavier ne parvient pas à dévoiler. Puis éclate l'Allegro final, où, dans des fulgurances inouïes, Sokolov multiplie les sonorités brillantes. Et ces notes, qui soudain se mettent à galoper

vertigineusement, semblent ne jamais vouloir suspendre le discours. Il enchaîne aussitôt avec **les Onze Bagatelles op 119**, dont le russe nous donne une interprétation qui se caractérise avant tout par l'évidence du style et le naturel des phrasés. A aucun moment nous pouvons nous dire qu'on pourrait faire ça mieux ou autrement, non, cela s'impose toujours comme étant « évident » : fausse évidence, bien sûr, puisque d'autres choix sont forcément possibles, mais c'est bien là la qualité intrinsèque d'une interprétation que de s'imposer à l'instant T comme étant la bonne, celle qui coule de source. Rien ne manque donc à l'appel, ni la douceur du toucher, ni la « force de frappe » ; les tempi retenus, toujours excellents, permettent à chaque Bagatelle de s'épanouir tout en variant l'expression entre chacune d'elles, avec une couleur de piano toujours fascinante. Et à la surprise du dernier accord, suit le silence encore plein de sa formidable interprétation. Alors fusent les applaudissements que l'artiste, se pressant vers les coulisses, semble vouloir ne pas remarquer, comme indifférent à ce jugement…

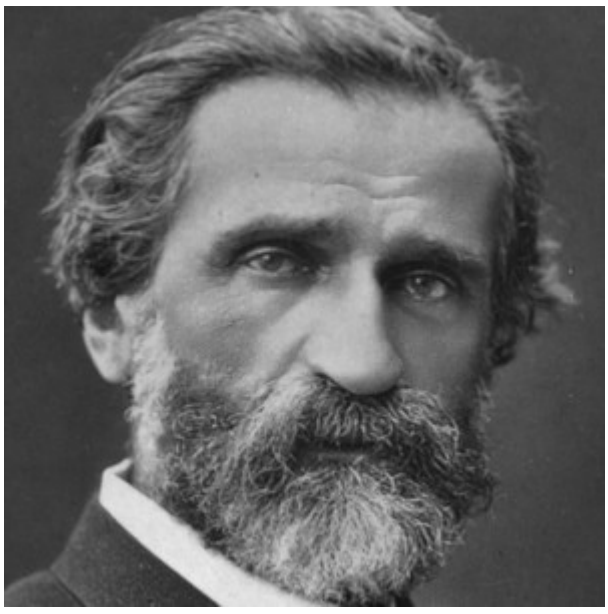
En seconde partie, le talent et la profondeur de Sokolov sont tout aussi parfaitement en situation dans les fameux **Quatre Impromptus op 142 de Franz Schubert**. Le texte se déroule avec intelligence, et surtout il n'y ici aucune fausse sentimentalité : le pianiste adopte un tempo régulier sans alanguir les variations de tonalités. Le piano est superbement coloré et Sokolov varie les parties comme s'il s'agissait d'un quatuor à cordes. Mais bien évidemment, c'est l'incontournable et populaire **3ème Impromptu** qui emporte tous les suffrages, d'autant plus que l'artiste l'aborde avec la légèreté d'un touché perlé qui démontre, une fois encore, l'art qui s'épanouit au bout de ses doigts. Des doigts magiques conduits par le reste de son corps, capable d'imprimer aussi une puissance phénoménale à son jeu.

Le contrat rempli, l'artiste laisse enfin retomber les bras, sans que toutefois son visage marque le moindre relâchement ;

sous les applaudissements et bravos enthousiastes, toujours pas l'ombre d'un sourire…. Il reviendra cependant… six fois (!), pour six bis servis comme un dessert à ce public conquis (on le serait à moins) et gourmand, notamment pour délivrer une « **Entrée des Sauvages** » **de Rameau** pris avec vélocité toute démoniaque !

Compte-rendu, concert. Lyon, Auditorium, le 8 novembre 2018. Récital de Grigory Sokolov. Illustration (DR)

Compte-rendu, opéra. Paris, le 15 novembre 2018. Verdi : Simon Boccanegra. Luisi / Bieito.



Compte-rendu, opéra. Paris, le 15 novembre 2018. Verdi : Simon Boccanegra. Fabio Luisi / Calixto Bieito. Comment démêler l'intrigue particulièrement confuse du Simon Boccanegra de Verdi ? Pour répondre à ce défi ardu auquel chaque metteur en scène est confronté, **Calixto Bieito** choisit de botter en touche en imaginant un rôle-titre psychologiquement détruit

par la mort de sa compagne Maria et par l'enlèvement de sa fille. Dès lors, la confusion du héros rejoint celle de l'intrigue, en une suite d'événements et d'ellipses où Simon évolue comme un pantin hagard et sans émotion : hanté par ce passé qui ne passe pas, l'ancien corsaire devenu Doge de Gênes voit ainsi continuellement roder autour de lui le fantôme de Maria sur la scène nue ou à travers la gigantesque carcasse métallique de son ancien bateau – seul élément de décor pendant tout le spectacle.

Symbole de son enfermement psychologique, cette épave spectaculaire magnifiée par de splendides éclairages est l'incontestable atout visuel de cette production très réussie de ce point de vue, mais malheureusement trop intellectuelle et répétitive dans ses partis-pris. Sans compenser le statisme à l'oeuvre, les projections vidéos de plus en plus fréquentes en arrière-scène donnent à voir avec pertinence les divagations mentales de Simon, englué dans des visions incohérentes. On pense plusieurs fois à quelques images empruntées à Kubrick, notamment les errances de Simon et Maria stylisées par les éclairages de l'épave, ou encore au Hitchcock des visions psychédéliques de Vertigo (Sueurs froides). Quoi qu'il en soit, malgré ces atouts formels, le travail de Calixto Bieito reçoit une salve copieuse de huées en fin de représentation, suite logique de la perplexité manifestée par une grande partie du public à l'entracte face à cette abstraction résolument glaciale.

Fort heureusement, tout le reste du spectacle n'appelle que des éloges. A commencer par la fosse avec le trop rare **Fabio Luisi** (Génois lui aussi) à Paris : un grand chef est à l'oeuvre et ça s'entend ! Avec sa direction qui prend le temps de sculpter les moindres raffinements orchestraux du Verdi de la maturité sans jamais perdre la conduite du discours musical, on se surprend à imaginer le choc stylistique qu'un tel ouvrage dû représenter à sa (re)création en 1881, lorsque le Maitre italien fit son retour triomphal après plusieurs

années de silence. A l'instar de l'Orchestre de l'Opéra de Paris qui lui réserve de chaleureux applaudissements en fin de spectacle, on espère revoir très vite ce chef inspiré dans la capitale. A ses cotés, la plus grande ovation est reçue par l'impérial Ludovic Tezier dans le rôle-titre : dans la douleur comme dans les rares moments de fureur (la scène du Conseil), il compose un Simon Boccanegra d'une grande humanité, bien aidé par des phrasés aussi souples qu'aisés.

Les hommes sont particulièrement à la fête avec l'autre grande satisfaction de la soirée, la basse **Mika Kares**, dont on aurait aimé son rôle de Jacopo plus développé encore, tant son autorité naturelle et sa projection vibrante se mettent au service d'un timbre splendide. On est aussi séduit par les couleurs et la variété d'incarnation du Gabriele de **Francesco Demuro**, tandis que **Nicola Alaimo** et **Mikhail Timoshenko** (le jeune chanteur mis en avant dans le beau documentaire « L'Opéra » en 2017) affichent des qualités vocales superlatives. Après des débuts hésitants dus à une ligne vocale qui met à mal la justesse, **Maria Agresta** se reprend pour aborder avec vaillance et musicalité un rôle à sa mesure. De quoi compléter un plateau vocal quasi parfait, à même d'affronter ce sombre de Verdi, admirable diamant noir avant les deux derniers chefs d'oeuvre élaborés à nouveau avec son compatriote Boito.

A l'affiche de l'Opéra BASTILLE, Paris jusqu'au 13 décembre 2018.

Compte-rendu, opéra. Paris, Opéra de Paris, le 15 novembre

2018. Verdi : Simon Boccanegra. Ludovic Tézier (Simon Boccanegra), Maria Agresta, Anita Hartig (Amelia Grimaldi), Francesco Demuro (Gabriele Adorno), Mika Kares (Jacopo Fiesco), Nicola Alaimo (Paolo Albiani). Orchestre et chœurs de l'Opéra de Paris, direction musicale, Fabio Luisi / mise en scène, Calixto Bieito.

Concours BELLINI 2018, sélection pour la finale de ce soir (Vendôme)



Le Concours international de BEL Canto VINCENZO BELLINI distingue les meilleurs et les plus prometteurs chanteurs belcantistes soit la crème des interprètes à la fois virtuoses et acteurs… Le Concours 2018, à l'issue de la demi finale qui a eu lieu hier soir vendredi 16 novembre, à sélectionné **les 7 candidats suivants** :

Sara BAÑERAS, Soprano, Espagne

Arianna CIMOLIN, Soprano, Italie
Sara FANIN, Soprano, Italie
Paola MAZZOLI, Mezzo-Soprano, Italie
Laura PISANI, Soprano, Argentine
Hernan VUGA, Baryton, Argentine
Nombulelo YENDE, Soprano, Afrique du Sud

Ce soir, samedi 17 novembre 2018, dernier tour (finale) à partir de 20h, en direct et en streaming sur le site du Concours et de l'Académie :
www.bellinibelcanto-internationalcompetition.com

Compte rendu, opéra, Besançon, Théâtre Ledoux, le 13 novembre 2018. Mozart : Die Entführung aus dem Serail. Christophe Rulhes / Julien Chauvin.

Compte rendu, opéra, Besançon, Théâtre Ledoux, le 13 novembre 2018. Mozart : Die Entführung aus dem Serail. Christophe Rulhes / Julien Chauvin. A travers le Festival, son concours et l'Orchestre Victor Hugo, si Besançon n'a plus à prouver son attachement à la musique, le lyrique demeure le parent pauvre,

malgré le bijou construit par Claude Nicolas Ledoux en 1786, dont il ne semble subsister que le péristyle. Le temps serait-il venu de faire à l'opéra toute sa place ? Les Deux scènes, qui conjuguent les programmations de cette salle avec celle du Kursaal, nous proposent **L'Enlèvement au sérail**, après Les Noces de Figaro. Pour ce faire, c'est à une équipe jeune, d'un engagement constant, mais à l'expérience limitée, qu'il a été fait appel. Les prises de rôle, le soir de la première sont propres à inhiber les plus grands talents, et c'est aux second et troisième actes que les voix s'épanouiront pleinement.

L'enlèvement sans sérail



Les précédents de la veine qui porta l'Enlèvement au sérail sont nombreux depuis l'entrée du Turc généreux des Indes galantes (1735), de Rameau. Le pacha, contre toute attente, pardonne au fils de son ennemi mais aussi rend la liberté à ses esclaves occidentaux pour exalter la fraternité universelle. Dans le droit fil des Lumières, le singspiel illustre la grandeur d'âme orientale, écornant au passage le monopole du cœur que prétendait détenir l'Eglise. Le livret présente Belmonte comme architecte pour pénétrer dans la demeure du pacha. Voilà qui renforce la conviction que, bien avant La Flûte enchantée, le message maçonnique imprégnait l'œuvre de Mozart. Les metteurs en scène ne se sont pas privés d'actualiser le livret, pour en renouveler l'approche. Bien avant que Martin Kusej s'en empare (Aix, 2015), François Abou Salem avait transposé l'action dans un Moyen-Orient en guerre, où Constance et Pedrillo étaient otages des barbus (pour la réalisation de Minkowski à Salzbourg, en 1998), de multiples tentatives d'actualisation, plus ou moins abouties, avaient précédé, dont celle de Marcello Viotti (1991). Si on ne peut qu'adhérer aux intentions du metteur en scène (le combat féministe), force est de constater que leur réalisation laisse perplexe. Pour sa première production lyrique, **Christophe Rulhes** a fait le choix de confier à la vidéo l'essentiel du déroulement de l'action. Le tournage par les chanteurs, dans le même costume que celui qu'ils portent en scène, a été effectué sur le littoral de la mer du Nord. Sur le plateau, livrés à eux-mêmes, ils réalisent une sorte de version de concert, avec dialogues en français et traduction des textes allemands des airs et ensembles sur l'écran central. Ici, les barbus sont Selim, un Turc tenancier d'un kebab, dans le Calaisis, et son jardinier (?) Osmin. Etrangement la mise en scène ne prive pas Belmonte de sa barbe. On ignore les raisons de la détention de Constance et Blonde comme celles qui pousseront les deux couples, tous européens, à vouloir fuir clandestinement vers l'Angleterre par les moyens qu'empruntent les migrants. Le drame que vivent ces derniers interdit tout comique et c'est à peine si l'on sourit à certaines

«traductions » du livret dans un français commun. Qui plus est, la mise en scène contrarie gravement l'expression musicale, particulièrement dans les scènes chargées de sensibilité. Ainsi, la projection du match de foot que suit Selim au troisième acte, associée aux choristes devenus supporters obligés du club turc brandissent sans conviction les banderoles de Galatasaray. On pardonnera au jeune metteur en scène une approche où l'artifice de l'actualisation et la réalisation altèrent l'esprit de l'ouvrage, essentiellement comique. On se prend à regretter de ne pas en être restés à une version de concert. La vérité du chant en serait sortie renforcée, n'en doutons point.



Un décor unique où deux praticables sur lesquels prendront place les choristes, quelques chaises, une rôtissoire de kebab, c'est tout, à moins que l'on y intègre les quatre micros sur pied et leurs retours (heureusement réservés aux

dialogues). De larges écrans vidéo, deux latéraux et deux en arrière-plan vont capter l'attention durant presque tout l'ouvrage, puisque la projection sera constante de l'action filmée. Les dialogues sonnent souvent faux, de par la nature de l'intrigue mais aussi liés à l'inexpérience des chanteurs, figés devant leur micro, artificiels. C'est particulièrement vrai lorsque Belmonte au vaudeville final, révèle le nom de son père à Selim, distrait de son match de foot. Ce père aurait été le persécuteur du second, contraint à l'exil. L'action, rocambolesque, est incroyable à la différence de celle de la fable originale, qui n'a d'autre prétention que de nous faire rire et de nous édifier.

Avant que retentisse la première note, dans le brouhaha de la salle, la scène nous offre une sympathique fête des écoles, où choristes et solistes, dans leur tenue la plus commune, occupent progressivement l'espace en feignant de se livrer à telle ou telle activité.

Julien Chauvin, infatigable chercheur, animateur de son orchestre mais aussi du quatuor Cambini, dirige la fleur au fusil, en conservant son archet, imposant des tempi rapides, y compris dans les andante comme pour l'adagio de Belmonte « Wenn der Freude Thränen ». L'ouverture a davantage de clinquant que de chic, elle déçoit, fébrile, hachée, même dans l'andante central, d'où la poésie et la tendresse sont bannis. Certes les percussions confèrent l'esprit de la turquerie, mais cette articulation nerveuse, bienvenue dans les mouvements enlevés, laisse son empreinte aux passages qui appellent la plénitude et la sensibilité, la mélancolie. C'est particulièrement flagrant au « Ach ich liebte » de Constance. Les 24 musiciens sont plus remarquables les uns que les autres, et l'on retrouve parfois la transparence chambriste et les couleurs de Hogwood, comme dans la romance de Pedrillo. L'énergie, la tonicité et la vie sont là, comme dans le chœur des janissaires, qui surprend heureusement par sa précision, sa projection dans un tempo très soutenu.

Les solistes ont en partage la jeunesse, l'engagement et une technique sûre. Les deux femmes ont la même tessiture, mais les timbres et le physique les distinguent clairement. C'est **Sophie Desmars** qui chante Constance. Son colorature est solide, techniquement impeccable, y compris dans la haute voltige du redoutable « Marten aller Arten ». Cependant, on cherche en vain la grandeur d'âme d'une personnalité touchante. L'émission est ingrate, le soutien, la longueur de voix, le legato sont en devenir. Un sourire permanent, l'élégance, le soleil dans la voix, **Jeanne Crousaud** aurait peut-être pu prendre le rôle, bien que n'étant pas colorature. Ce soir, elle est Blonde, la soubrette, qu'elle assume fort bien, la désinvolture et le piquant en retrait. Son aisance, l'égalité de ses registres, avec de beaux aigus séduisent : la classe. Tout aussi solides sont les voix d'hommes. Le Belmonte que chante **Camille Tresmontant** rayonne, servi par une voix claire, sonore et agile. Le souffle est long et ses airs duos et ensembles sont autant de réussites. **Joseph Kauzman**, Pedrillo, est un valeureux ténor, au timbre charnu et velouté. L'émission projetée, articulée, à la large tessiture n'appelle que des éloges. Sa romance, mezza voce, accompagnée des pizzicati des cordes est remarquable. Osmin, sur qui repose l'essentiel du comique, s'en voit malheureusement privé par la mise en scène. **Nathanaël Tavernier** donne vie à cet exotique gardien du harem – ici jardinier – cruel, ridicule, sadique, irascible. La performance, essentiellement vocale est plus que méritoire. La voix est naturellement puissante, aux aigus aisés, avec de solides graves, même si le chanteur n'est ni une basse bouffe, ni une basse profonde. Nul doute qu'il puisse donner toute la mesure de son talent dans des conditions plus favorables. Enfin, l'excellent comédien Haris Haka Resic est Selim, rôle parlé.

Les qualités rares de la distribution font oublier combien, visuellement, c'est terne, gris, triste du début à la fin. Les seules touches de couleur sont réservées aux habits des choristes et aux projections d'un match de foot. Alors que Julien Chauvin invite en d'autres occasions le public à

manifester son contentement, ici, ce soir, il faut attendre l’entracte et la fin pour que le silence soit rompu par les applaudissements, soutenus et chaleureux… Nul doute qu’au fil des représentations, tel ou tel travers ne se corrige, à la faveur de l’assurance, du plaisir de jouer ensemble une musique qui mérite pleinement le détour. Compiègne, Dunkerque, Quimper et sans doute d’autres vont profiter de ce plaisir partagé.



Compte rendu, opéra, Besançon, Théâtre Ledoux, le 13 novembre 2018. Mozart : Die Entführung aus dem Serail. Christophe Rulhes / Julien Chauvin. Illustrations : © JC POLIEN

Compte-rendu, concert. Toulouse, le 9 nov 2018. Franck. Liszt. Várjon. Sokhiev.



Compte rendu concert. Toulouse. Halle-aux-Grains, le 9 novembre 2018. Franck. Liszt. Dénes Várjon. Orchestre National du Capitole de Toulouse. Tugan Sokhiev. César Franck est à l'honneur dans ce concert avec le sensationnel poème symphonique, le chasseur maudit, et sa symphonie en ré mineur. Etant données les qualités de ces deux partitions il est bien dommage de les entendre si rarement. Le poème symphonique est grandement théâtralisé par la direction pleine de constates de Tugan Sokhiev. Il obtient de son orchestre des effets musicaux puissants. La narrativité vivante qui irrigue la partition s'en trouve magnifiée. Chaque instrumentiste participe activement à l'aventure de ce malheu

Trop rare au concert, César Franck magnifié à Toulouse

reux chasseur. Cette très belle partition trouve là des interprètes inspirés. En fin de concert la symphonie en ré mineur va bénéficier d'une très intéressante direction. Arrivant à garder une belle énergie jusqu'aux ultimes mesures Tugan Sokhiev qui déjà en 2009 l'avait dirigé in loco n'a pas fondamentalement changé ses partis pris. Les plans sont ciselés, les nuances subtilement amenées et les instrumentistes encouragés à donner le meilleur d'eux même. C'est en fait la qualité de l'orchestre qui a permis d'aller plus loin, avec la majesté des grandes phrases, les nuances forte plus puissantes, les cuivres plus nuancés et les violons bien plus solides et éclatants. Les bois restent magiques avec en particulier au cor anglais, si important dans le deuxième mouvement, Gabrielle Zaneboni dont la délicatesse et la musicalité sont un rêve. Le final de la symphonie atteint des somment de hauteur dans une paissance jupitérienne assumée.
Encadré par ces deux chefs d'œuvres le deuxième concerto pour piano de Liszt pâlira un peu.
Pourtant le jeu aussi virtuose que musical de Dénes Várjon est parfait et comme à son habitude Tugan Sokhiev est un partenaire délicat très à l'écoute du soliste. Les musiciens avec de très beaux soli vont loin dans leurs propositions et Tugan Sokhiev les laisse libres de suivre le soliste dans les moments chambristes. Le chaleureux chant du violoncelle de Sarah Iancu permet des épanchements lyriques avec Dénes Várjon. Pourtant ce concerto restera comme en retrait par rapport aux deux autres œuvres de César Franck. Dénes Várjon avec son jeu puissant et clair a été très applaudi. Il a offert deux bis bien agréables de Bartók et Schumann.
L'orchestre du Capitole et son chef au retour de leur

mémorable concert à Paris ont su renouveler leur incommensurable joie à faire de la musique ensemble. Un bien beau concert qui a surtout mis en valeur le compositeur, belge naturalisé français, César Franck.
Mais avant de quitter la scène, une sorte de tradition lors de la prise de retraite d'un musicien de l'orchestre a pris un tour particulièrement émouvant. Le violoncelliste Christopher Waltham a été honoré par Tugan Sokhiev avec l'habituel bouquet de fleurs mais cette fois le futur retraité a également fait un cadeau au chef (un livre ou un album) et fait un petit discours très émouvant. Cette vie, vraie et conviviale, est une grande qualité de cet orchestre et illustre la relation forte entre les musiciens et Tugan Sokhiev.

_____

_____

Compte rendu concert. Toulouse ; Halle-aux-Grains, le 9 novembre 2018 ; César Franck (1822-1890) : Le chasseur maudit, poème symphonique ; Symphonie en ré mineur ; Frantz Liszt (1811-1886) : Concerto pour piano n°2 en la majeur ; Dénes Várjon, piano ; Orchestre National du Capitole de Toulouse ; Tugan Sokhiev, direction. Photo © C-Mat-Hennek

---

PIANO au Musée WÜRTH



ERSTEIN, Piano au Musée WÜRTH : 9-18 nov 2018. Le Musée Würth à Erstein, près de Strasbourg n'est pas seulement l'une des plus intéressantes collection d'art contemporain entre France et Allemagne ; c'est aussi un écrin pour les concerts et les événements interdisciplinaires, comme en témoigne **le**

festival Piano au Musée Würth, du 9 au 18 novembre prochains. La (déjà) 3è édition met à l'honneur la notion de « générations d'interprètes » : ainsi **les élèves du Conservatoire de Strasbourg** (le 10 nov, 17 et 18h) et **de l'École Municipale de Musique d'Erstein** paraissent (le 15 nov, 20h et 21h) aux côtés de **Philippe Entremont** (concert de clôture, le 18 nov, 20h), lui-même élève de Marguerite Long qui collabora avec les grands musiciens et compositeurs du XXe siècle tels Stravinsky, Bernstein, Milhaud, Stokowski… De filiations en transmissions s'écoule une même passion pour le clavier et l'idée d'une musique totale, source de partage, de dépassement, d'enchantement.

Jean-Marc Luisada, Marie-Josèphe Jude, Philippe entremont, André Manoukian, Philippe Kantorow…

Festival de Piano au musée WÜRTH d'ERSTEIN

Au Musée Würth, le piano est mis en scène sous toutes les formes : récital chambriste (Luisada joue Schumann, soirée d'ouverture le 9 nov, 20h), symphonique, ou en dialogue avec le jazz (**Trio Pierre de Bethmann**, le 14 nov, 20h) et aussi le cinéma (cf la soirée de « **cinépiano, mon amour** », concoctée par **Jean-Marc Luisada**, le 10 nov, 20h, lequel en cinéphile passionné, accompagne et commente La Valse dans l'ombre, chef d'oeuvre du cinéma hollywoodien des années 40.

Anniversaires obligent, le même Jean-Marc Luisada et sa consœur, **Marie-Josèphe Jude** (16 nov, 20h) célèbrent le 350e anniversaire de la naissance de **François Couperin**, et le centenaire de la mort de **Claude Debussy**, deux immenses génies

de la couleur et de l’évocation.

Même esprit d’ouverture avec une journée spéciale en compagnie d’**André Manoukian** (17 nov : 17h, 18h, 20h), pianiste compositeur qui, avec son album Apatride, explore de nouvelles contrées proches de ses origines arméniennes. sans oublier le jeune public.

Les familles (re)découvrent **l’Histoire de Babar de Poulenc** et quelques **fables de Jean de La Fontaine** contées par Jean Lorrain et Inga Katzantseva (18 nov, 11h).

Curiosité et anticipation grâce au **Quatuor Florestan** qui joue Maurice Journeau, décédé en 1999. « Un compositeur français et une oeuvre à découvrir avec sa fille, **Chantal Virlet-Journeau** » (le 18 nov).

JEUNES TALENTS… Comme Schumann a su discerner le génie du jeune Brahms, quand celui ci était encore inconnu, Piano au Musée Würth, souhaite accompagner l’émergence des jeunes tempéraments en herbe, professionnels attachants qui méritent un tremplin suplémentaire. Ainsi en novembre 2018, sont présents dans la programmation, les nouveaux grands pianistes de demain : **Alexandre Kantorow** (11 nov, 15h), Emmanuel Coppey, Guillaume Bellom, Maria Kustas, les étudiants de la Haute École des Arts du Rhin… et Charlotte Juillard convie ses amis Jonas Vitaud et Sébastien van Kuijk (11 nov).
Le festival défend aussi la diffusion de compositeurs injustement méconnus, ainsi le déjà cité, **Maurice Journeau**, ou encore **Reynaldo Hahn**, **Alberto Ginastera**, **Nino Rot**a. De quoi associer la découverte de nouveaux interprètes et celle d’auteurs trop peu connus… une équation prometteuse.



A NOTER. La radio ACCENT 4 diffuse deux Opus Piano au Musée Würth en direct les 11 et 18 novembre 2018.

BRUNCH. Les 11 et 18 nov, 12h : brunch entre deux concerts, permettant la dégustation de produits locaux

---

TOUTES LES INFOS, le détail de chaque concert, les dates et les horaires, les réservations et renseignements pratiques sur **le site du Musée Würth à Erstein / Festival PIANO au Musée WÜRTH : 9 – 18 nov 2018**

https://www.musee-wurth.fr/activites-evenements/piano-au-musee-wurth/

LIRE aussi notre **entretien avec Olivier EROUART, directeur artistique du festival PIANO AU MUSEE WÜRTH**. Présentation et fonctionnement de l'édition 2018…



Entretien avec Olivier Erouart, directeur artistique du Festival Piano au Musée Würth. Présentation de l'édition 2018 du **festival de piano au Musée Würth**, à **Erstein** près de Strasbourg. Etabli dans le musée Würth, qui met à disposition son auditorium (220 places / et son piano de concert…), le Festival affirme une identité artistique forte, qui prend en compte les spécificités du lieu où il se déroule (les collections de peinture dont le musée est l'écrin…), et aussi les évolutions artistiques du piano actuel. Eclectique, inovant, expérimental aussi, le cycle musical proposé est l'un de splus complets actuellement, Rencontre et explication avec **Olivier Erouart, directeur artistique du Festival…**

TOURCOING : FIDELIO de BEETHOVEN

TOURCOING, 7, 9 déc 2018. BEETHOVEN : FIDELIO. Tourcoing à l'heure du romantisme allemand… S'il a composé plusieurs musiques de scène, Fidelio est l'unique opéra de Beethoven. Célèbre et déjà estimé comme le prophète de la musique virile et moderne, Ludwig en écrit 3 versions. La première en 1805 comportait 3 actes, la deuxième en 1806 n'en comportait que 2. La troisième version créée le 23 mai 1814 à Vienne, a été représentée en France, à Paris à l'Odéon en 1825. Beethoven a mis au net ce qui ne lui semblait pas totalement achevé dans les versions précédentes. D'ailleurs, il n'était pas tout à fait prêt pour la première et il a continué à l'améliorer pour les dates suivantes !

BEETHOVEN CONTRE LES TYRANS

Le succès n'a fait qu'augmenter au fur et à mesure des représentations. Révolutionnaire, Beethoven transmet dans cet opéra sa passion pour la liberté, au point d'assurer aujourd'hui à l'ouvrage, la valeur et le statut d'un mythe lyrique : Fidelio est devenu avec le temps, l'opéra de la liberté contre toutes les formes d'oppression et de pouvoir tyrannique.
Epouse admirable et d'un courage immense, Leonore incarne l'amour et la force. C'est lapaix armée, prête à en découdre et ici, capable de changer de sexe et d'apparence, de devenir Fidelio pour libérer de sa prison son époux incarcéré, Florestan.



La version que présente l'ALT Atelier Lyrique de Tourcoing, est celle souhaitée par **Jean-Claude Malgoire** (qui nous a quitté en avril dernier), soit celle de 1814, en version concert, comme toujours sur instruments d'origine et avec un casting idéalement choisi : les spectateurs retrouvent ainsi le ténor Donald Litaker, pour qui Florestan n'a plus vraiment de secret ! Parmi les fidèles interprètes : Véronique Gens (pour la première fois incarnant le rôle-titre), mais aussi Alain Buet (Pelléas et Mélisande, Voyage d'hiver en novembre 2018 qui chante donc l'infâme et diabolique Pizzaro) et Nicolas Rivenq (Don Giovanni, Tannhäuser : Fernando). Jérémy Duffau et Luigi De Donato ont également déjà été entendus sur nos planches. Chaque année, l'ALT accueille aussi de jeunes chanteurs et pour ce chef d'œuvre, c'est une élève d'Alain Buet : Marie Perbost (Marcellina).

FIDELIO à TOURCOING
TOURCOING **Théâtre Municipal R. Devos**
Vendredi 7 décembre 2018 – 20h
Dimanche 9 décembre 2018 – 15h30
RESERVEZ VOTRE PLACE
http://www.atelierlyriquedetourcoing.fr/spectacle/fidelio/

---

distribution :
Direction musicale : **Nicolas Kruger**

Scénographie : Jacky Lautem

Leonore / Fidelio : Véronique Gens, soprano
Florestan : Donald Litaker, ténor
Rocco : Luigi de Donato, basse
Marcellina: Marie Perbost, soprano
Jaquino: Jérémy Duffau, ténor
Don Pizzaro: Alain Buet, baryton-basse
Don Fernando: Nicolas Rivenq, baryton

Chœur Régional des Hauts de France
La Grande Écurie et la Chambre du Roy

_____

L'HISTOIRE À Séville, Leonore se travestit en Fidelio pour tenter de sauver son mari Florestan, prétendu mort, mais retenu prisonnier par Pizzaro le gouverneur de la prison et son geôlier Rocco.

TOURS, Benjamin Pionnier et Gilles Apap



TOURS, les 1er, 2 déc 2018 : MOZART, ARRIAGA. Le chef d'orchestre et directeur de l'Opéra de Tours, **Benjamin Pionnier** poursuit le cycle des concerts symphoniques à Tours et propose début décembre un très prometteur programme comprenant des œuvres de **Mozart** (ouverture de Cosi fan tutte le dernier des opéras de la trilogie Da Ponte), **ARRIAGA** (jeune prodige mort trop jeune : symphonie en ré majeur). En vedette de ce concert réjouissant, le violoniste hors normes, véritable personnalité charismatique qui décloisonne l'image de la musique classique, par sa décontraction et sa générosité vers le public, **Gilles Apap** (Concerto pour violon et orchestre n°5 de Mozart ; Airs Bohémiens de Pablo de Sarasate). Gilles Apap qui sait nourrir sa propre expérience musicale en jouant les musiques populaires, a trouvé une voie enivrante, réconfortante, entre extrême virtuosité technicienne et beauté intérieure du son. C'est donc comme l'affiche du concert l'indique, un Mozart décomplexé, désemperruqué, et finalement « pop » qui assure l'intérêt du programme à Tours, et très probablement sa réussite… Concert événement.

TOURS, concert Mozart, Arriaga
Gilles Apap, violon
Samedi 1er décembre 2018 – 20h
Dimanche 2 décembre 2018 – 17h

Informations
Réservations

Direction musicale : **Benjamin Pionnier**
Orchestre Symphonique Région Centre-Val de Loire/Tours

Programme :

Wolfgang Amadeus MOZART
Ouverture de Cosi fan tutte

Concerto pour violon et orchestre n° 5 en la majeur KV.219
Gilles Apap, violon

Pablo de SARASATE
Airs Bohémiens pour violon et orchestre Op.20

Juan Crisóstomo de ARRIAGA
Symphonie en ré majeur

Direction musicale : Benjamin Pionnier
Orchestre Symphonique Région Centre-Val de Loire/Tours

Conférences de présentation au concert symphonique de décembre à TOURS

Samedi 1er décembre – 19h
Dimanche 2 décembre – 16h
Grand Théâtre – Salle Jean Vilar / Entrée gratuite

Grand Théâtre de Tours
34 rue de la Scellerie
37000 Tours

02.47.60.20.00
Contactez-nous
Billetterie
Ouverture du mardi au samedi
10h30 à 13h00 / 14h00 à 17h45

02.47.60.20.20
theatre-billetterie@ville-tours.fr



CD, critique. KORNGOLD, ZEMLINSKY : Trio (Stefan Zweig Trio, ARS Produktion, mai 2018)



CD, critique. KORNGOLD, ZEMLINSKY : Trio (Stefan Zweig Trio, ARS Produktion, mai 2018). On ne saura assez souligner le redoutable défi que représente **le Trio du très jeune Korngold**, dont la précocité n'égale qu'un seul avant lui : Mozart. D'ailleurs le Viennois partageait avec le Salzbourgeois, le même prénom, « Amadeus ». C'est essentiellement dans les passages très contrastés du second mouvement « *Scherzo / Allegro* » que les instrumentistes (jeunes) s'en tirent le mieux, exprimant ce caractère de caprice détaché, cette humeur burlesque et fantasque qui ressemble tant à la versatilité bavaroise et néoviennoise d'un … Richard Strauss. Le **Trio Stefan Zweig** a fait ses débuts à

Vienne en 2012, ville où il s'est naturellement créé (et qui justifie le choix des oeuvres ici)… saluons le courage malgré leur faible expérience d'aborder deux oeuvres qui réclament finesse voire subtilité, maîtrise alogique et hypersensibilité expressive. L'élan, la passion, l'extase et sa parodie immédiate, les vertiges nés d'une hypersensibilité éperdue, ces allers retours permanents qui semblent faire la critique du style romantique et néobaroque (un point qui a permis au génie straussien de briller spécifiquement) composent le terreau du style si virtuose et éclectique parfois déconcertant de Korngold, Mozart du XXè, précoce et hyper doué … à l'opéra (Somptueuse, sensuelle et vénéneuse partition de **La ville morte / Die Töte Stadt**) et donc en musique de chambre … comme l'atteste cet éblouissant **Trio Opus 1** conçue en 1909 / 1910, (dédié à son cher « papa »), véritable synthèse de toute l'histoire romantique viennoise.

KORNGOLD, MOZART ART NOUVEAU



Si l'on manque parfois ici de séduction au 3è degré, de nuances infimes et ténues (certes si difficiles à obtenir), le mouvement III : Larghetto, fait valoir le sens de la respiration et de la ligne, donc de la profondeur et d'une nouvelle *gravitas*, assez délectable. C'est moins Strauss que Wagner et ses climats suspendus qui paraissent en filigrane, un sentiment d'extase encore mais inquiet et interrogatif. Ainsi se précise dans sa clarté raffinée et presque énigmatique (selon les interprètes), la passion de Korngold, singulière, à la fois classique et harmoniquement consciente des avancées de la seconde école de Vienne (Berg, Schoenberg…) ; une passion marquée par la pudeur et l'hypersensibilité qui font de son écriture le legs le plus impressionnant et le plus bouleversant après Brahms. D'ailleurs Korngold naît l'année de la mort de Johannes, 1897. On sait la précocité du jeune Wolfgang capable d'écrire entre autres son premier opéra Apollo et Hyacinthus à seulement 11 ans ! Même précocité pour Korngold à Vienne, qui élabore son Trio pour piano à …13 ans, avec une sensibilité qui égale selon nous le jeune Strauss, en raffinement, dramatisme, richesse poétique, exigence agogique… un défi pour les instrumentistes. Les trois musiciens savent en effet comprendre la très fine structure de l'opus, faussement interrompu et séquentiel, en réalité, architecturé par une constellation de micro épisodes, ayant chacun leur pulsion et couleur propre, que le geste instrumental doit unifier, rendre cohérent, envelopper. Ce qui est réalisé ici avec un panache, une imagination, réels. Le génie mordant, syncopé, délirant, lumineux, d'un Korngold frappé préadolescent par la grâce de la justesse et de la profondeur, se révèle dans cette lecture très fouillée, certes encore perfectible mais plus qu'attachante.

Chez Zemlinsky, auteur contemporain de la Secession Viennoise de 1897, – contemporain aussi de l'avènement du chef Gustav Mahler à l'Opéra de Vienne-, l'emprise de Brahms est nettement durable, plus présente encore que chez le jeune Korngold. Il est vrai que Zemlinsky fut très marqué par sa rencontre avec Johannes lors du Concours auquel il se présenta en 1896 et pour lequel en hommage à son modèle, il écrivit un **Trio pour clarinette**, claire référence à l'oeuvre de Brahms (Trio opus 114). Le Trio ici transcrit pour violon, violoncelle et piano est l'œuvre d'un compositeur jeune mais mûr (25 ans), beaucoup moins audacieux et imaginatif que peut l'être Korngold lorsqu'il écrit son propre Trio de 1909.



Moins sollicités en microclimats et volubilité versatile, les instrumentistes du Stefan Zweig Trio relève les défis d'une partition qui impose surtout un climat presque pesant et étouffant du fait de sa richesse harmonique. Brahmsien certes, **Zemlinsky** sait alléger en synthèse et en classicisme, la pâte émotionnelle. Son sentiment est plus équilibré et donc peut-être moins ambivalent que celle de son maître.

En témoigne l'admirable mouvement central (Andante, de presque 9 mn) dont l'éloquencee est celle d'une âme aussi ardente que pudique… égalant l'effusion ineffable de Brahms lui-même. Zemlinsky s'est montré digne de l'intérêt que lui manifesta le grand Johannes. Bouleversant. Très bon récital, défendu par de jeunes et solides instrumentistes. **CLIC de CLASSIQUENEWS de novembre 2018.**

Présentation en allemand par l’éditeur ARS Produktion

Stefan Zweig Trio – Korngold, Zemlinsky

Mit den Klaviertrios von Alexander Zemlinsky (1871-1942) und Erich Wolfgang Korngold (1897-1957), in den Jahren 1896 und 1909/10 entstanden, vereint diese SACD Kompositionen, die – passend zur Wende vom 19. zum 20. Jahrhundert – Rückschau und Ausblick vereinen.
Das Stefan Zweig Trio wurde 2012 von Sibila Konstantinova (Klavier), Kei Shirai (Violine) und Tristan Cornut (Violoncello) in Wien gegründet. Seine an bedeutenden europäischen Musikuniversitäten ausgebildeten Mitglieder gingen als Preisträger aus wichtigen internationalen Wettbewerben wie dem Internationalen Wettbewerb der ARD München, der Melbourne International Chamber Music Competition und der Sendai International Music Competition hervor. 2013 erreichten die Musiker gemeinsam das Semifinale des Münchener ARD-Wettbewerbs, 2015 gewannen sie den Ersten Preis und den Publikumspreis beim Internationalen Joseph Haydn Kammermusikwettbewerb in Wien. Wichtige künstlerische Impulse erhielt das Ensemble durch Johannes Meissl, Avedis Kouyoumdjian und Hatto Beyerle im Rahmen der European Chamber Music Academy (ECMA).
2015 gab das Stefan Zweig Trio sein Debut in der Wigmore Hall London, 2016 tratt es zum ersten Mal im Gläsernen Saal des Musikvereins Wien auf.
Mit der Wahl des Wiener Schriftstellers Stefan Zweig zum Namenspatron ihres Ensembles bringen die drei Musiker zugleich ihre Affinität zur hiesigen Musiktradition und ihr künstlerisches Credo in Anlehnung an das charakter- und gefühlvolle Werk des Schriftstellers zum Ausdruck.
SITE SOURCE :
http://www.ars-produktion.de

Programme :

Erich Wolfgang Korngold (1897–1957)
Trio für Klavier, Violine und Violoncello op. 1 D-Dur
1 I Allegro non troppo, con espressione | 10 : 44
2 II Scherzo. Allegro | 6 : 59
3 III Larghetto. Sehr langsam | 7 : 14
4 III Finale. Allegro molto energico | 7 : 40

Alexander Zemlinsky (1871–1942)
Trio fÜr Klavier, Violine und Violoncello op. 3 d-moll
7 I Allegro ma non troppo | 12 : 56
8 II Andante | 8 : 54
9 III Allegro | 5 : 29

LIRE la présentation du cd des TRIOS de Korngold et Zemlinsky / par le Trio Stefan Zweig sur le site de l'éditeur ARS Produktion

---

AGENDA, concerts à venir : les 3 instrumentistes du TRIO Stefan ZWEIG joueront le programme de leur premier disque (Trios de Korngold et Zemlinsky), [mercredi 27 février 2019 au KONZERTHAUS BERLIN GER]

CONCOURS de Bel Canto VINCENZO BELLINI à VENDÔME



VENDÔME, 8è CONCOURS BELLINI, les 16 et 17 novembre 2018. Dédié à l'art si exigeant du Bel Canto, **le CONCOURS INTERNATIONAL VINCENZO BELLINI a lieu cette année les 16 et 17 novembre à Vendôme** (1h de PARIS en TGV).
Seule compétition dédiée exclusivement aux voix et au répertoire belcantistes (plein XIXè italien et français…), le Concours Bellini (créé en 2010) défend seul, l'art difficile du bel canto quand la majorité des Concours d'opéras mêle tous les styles (lieder et mélodies, mozartien, romantique, vériste, moderne.)… Depuis sa création, le CONCOURS BELLINI s'est imposé parmi les compétitions les plus intransigeantes vis à vis des candidatures ; il a fondé aussi sa propre Académie estivale, destinée aux chanteurs désirant se perfectionner dans l'art belcantiste (sessions annuelles à Vendôme). Aujourd'hui le CONCOURS BELLINI offre aux jeunes chanteurs l'opportunité de démontrer leurs capacités dans l'opéra romantique italien et français (dont une mélodie française si les candidats le souhaitent) ; le CONCOURS BELLINI a distingué plusieurs tempéraments lyriques

exceptionnels, aujourd'hui talents reconnus dont Pretty Yende, Anna Kasyan, Roberta Mantegna… ou le jeune ténor argentin, rossinien prometteur, Santiago Martinez…

Suite aux auditions 2018, qui se sont déroulées en France et à l'international, seulement 14 jeunes chanteurs ont été retenues pour concourir en novembre prochain à Vendôme.

Le Jury présidé par le chef gênois, co fondateur du Concours, **Marco Guidarini** (élève de Claudio Abbado et CM Giulini, ex assistant de Gardiner, actuel directeur musical de l'**Orchestre MittelEuropa / Palmanova, Italie**)

Quels seront les nouveaux talents belcantistes ainsi salués et distingués en novembre 2018 ?
Ne manquez cet événement lyrique en France, temps fort de l'année lyrique 2018.

Un jury prestigieux aura la difficile tâche de choisir celui ou celle qui portera encore très haut les couleurs du Belcanto.
Le chef d'orchestre italien Marco Guidarini, Président et cofondateur du Concours, assurera cette année la Présidence de ce jury.

CONCOURS international Vincenzo BELLINI
8ème édition à VENDÔME (41)

Vendredi 16 novembre 2018 19h : demi-finale

Samedi 17 novembre 2018 – 20h : finale

Places payantes : réservation à musicarte-org@live.fr



Sélection officielle 2018 :
14 jeunes candidats

ARBEL Cécilia, Soprano / France
BAÑERAS Sara, Soprano / Espagne
BARRERA Megan, Soprano / USA – Porto Rico
CIMOLIN Arianna, Soprano / Italie
FANIN Sara, Soprano / Italie
GODOY Diego, Ténor / France
MAZZOLI Paola, Mezzo-Soprano / Italie
MIR Hector Emmanuel, Ténor / USA
PIRTSKHAISHVILI Miriam, Soprano / Georgie
PISANI Laura, Soprano / Argentine
RIVAROLA Bela, Soprano / Argentine
VUGA Hernan, Baryton / Argentine
WAGGONER Sydney, Soprano / USA
YENDE Nombulelo, Soprano / Afrique du Sud

PLUS d'infos : Musicarte / Tél. : 06 09 58 85 97 / musicarte-org@live.fr

Website : www.bellinibelcanto-internationalcompetition.com
https://www.bellinibelcanto-internationalcompetition.com

APPROFONDIR

LIRE aussi notre compte rendu du **cd ANNA KASYAN : Shades of Love** (nov 2017):
http://www.classiquenews.com/cd-annonce-premieres-impressions-handel-shades-of-love-anna-kasyan-soprano-1-cd-evidence/

VOIR notre grand reportage vidéo CONCOURS BELLINI : objectif, déroulement, enjeux… Entretien avec Marco Guidarini, Sergio Segalini…

VOIR notre reportage vidéo dédié à l'Académie BELLINI, masterclasses de bal canto avec Viorica Cortez et Marco Guidarini

VOIR notre vidéo ANNA KASYAN chante Bellini (Imogène), Premier Prix BELLINI 2013

VOIR notre vidéo SANTIAGO MARTINEZ chante La Danza (GSTAAD Academy Bellini, janvier 2018)